

# L'ENVIE DE DORMIR

La nuit.

Varka, petite bonne de treize ans, remue le berceau dans lequel un enfant est couché ; elle marmonne d'une voix à peine perceptible :

Do-do, l'enfant do, (1)  
Une berceuse je vais chanter...

Devant l'icône brûle une petite lampe verte. Une corde tendue traverse la chambre et porte, suspendus, des langes et un long pantalon noir. La veilleuse fait au plafond une large tache verte, et les langes et le pantalon projettent leurs longues ombres sur le poêle, sur le berceau et sur Varka... Quand la veilleuse se met à vaciller, la tache et les ombres s'animent et entrent en branle comme s'il faisait du vent. On étouffe. Cela sent la soupe aux choux et le cuir de bottes.

L'enfant pleure. Il est depuis longtemps enrroué et exténué à force de pleurer ; mais il continue toujours à pleurer ; on ne sait quand il cessera.

Et Varka veut dormir. Ses yeux se collent, sa tête s'affaisse, son cou lui fait mal. Elle ne peut remuer ni les paupières ni les lèvres, et il lui

(1) *Baïou-baïouchki-baïou.* (Tr.)

semble que sa figure est sèche, comme en bois, que sa tête est petite comme une tête d'épingle.

— Do-do, l'enfant do, — ronronne-t-elle, — du gruau, je vais te cuire...

Un grillon craquète dans le four. Derrière la porte de la chambre voisine, ronflent le patron et son apprenti, Afanâssii... Le berceau grince plaintivement. Varka fredonne et tout cela se fond en un nocturne endormant qu'il est très doux d'entendre quand on se met au lit. Mais, présentement, cette musique ne fait qu'énerver Varka et l'accabler parce qu'elle donne envie de dormir, et la petite bonne ne doit pas dormir. Si Varka — Dieu l'en préserve! — s'endort, les patrons la battront...

La veilleuse vacille; la tâche verte et les ombres entrent en branle, se glissent dans les yeux mi-clos et fixes de Varka. Et, dans son cerveau, à moitié endormi, se forment des rêves vagues. Elle voit de sombres images qui se poursuivent dans le ciel et crient comme un enfant. Mais le vent souffle, les nuages disparaissent, et Varka voit une large route couverte d'une boue liquide. Un train de chariots roule sur la route; des gens passent avec des besaces au dos; des ombres rôdent çà et là. De chaque côté de la route, à travers le brouillard froid et rébarbatif, on distingue des bois. Soudain les gens aux besaces et les ombres, se couchent à terre dans la boue liquide. « Pourquoi faites-vous ça? » demande Varka. « Dormir, dormir! » lui répondent les gens. Et ils s'assoupissent

lourdement, dorment délicieusement. Sur les fils télégraphiques des corbeaux sont perchés et des pies, criant comme un enfant, tâchent de les éveiller.

— Do-do, l'enfant do, ronronne Varka, une berceuse je vais chanter...

Et maintenant elle se voit dans une isba sombre, où l'on étouffe. Sur le sol se retourne feu son père, Iéfime Stépânov. Elle ne le voit pas, mais elle l'entend. C'est la souffrance qui le fait se rouler à terre et gémir. « Sa hernie se déchaîne », comme il dit. Il souffre tant qu'il ne peut prononcer un mot ; il ne fait qu'aspirer l'air, et ses dents font comme un roulement de tambour continu : bou-bou-bou-bou...

Sa mère, Pélaguèia, a vite couru chez les maîtres dire qu'Iéfime se meurt. Il y a longtemps déjà qu'elle est partie et il faut qu'elle rentre. Varka, couchée sur le four, ne dort pas ; elle prête l'oreille au « bou-bou-bou-bou » de son père. Mais quelqu'un arrive près de l'isba. Les maîtres envoient un jeune médecin de la ville, qui se trouvait chez eux. Le docteur, dans l'obscurité entre dans l'isba. On ne le voit pas, mais on l'entend qui tousse et fait battre la porte.

— Éclairez-moi ! dit-il.

— Bou-bou-bou-bou... répond Iéfime.

Pélaguèia se précipite vers le four et se met à chercher le tesson de pot dans lequel elle met les allumettes. Une minute passe dans le silence. Le docteur, ayant fouillé dans ses poches, fait partir une allumette.

— Tout de suite, petit père, dit Pélaguèia, se précipitant hors de l'isba, tout de suite...

Et elle revient peu après avec un bout de chandelle.

Les joues d'Iéfime sont roses ; ses yeux brillent ; son regard est extraordinairement aigu comme s'il pénétrait de part en part l'isba et le docteur.

— Eh bien, voyons ? Quelle drôle d'idée as-tu ? dit le docteur en se penchant vers lui. Ehé ! as-tu ça depuis longtemps ?

— Comment, monsieur ?... C'est le temps de ma mort, Votre Noblesse !... Je n'ai plus à rester vivant...

— Ne dis pas de bêtises... on te guérira !

— A votre idée, Votre Noblesse ! Je vous en remercie humblement, mais je comprends... Si la mort est venue, qu'y a-t-il à faire ?

Le docteur examine Iéfime pendant un quart d'heure, puis il se redresse et dit :

— Moi, je ne puis rien... Il faut que tu te fasses mener à l'hôpital. On t'y opérera. Vas-y tout de suite... Vas-y sans faute !... Il est un peu tard à présent : à l'hôpital, tout le monde dort ; mais ça ne fait rien : je vais te donner un mot. Tu entends ?

— Petit père, s'écrie Pélaguèia, mais comment ira-t-il ? Nous n'avons pas de cheval.

— N'importe. J'en demanderai à vos maîtres. Ils en donneront un.

Le docteur part ; la chandelle s'éteint et on entend à nouveau : « bou-bou-bou-bou... »

Une demi-heure plus tard, quelqu'un approche

de l'isba. Les maîtres envoient une petite charrette pour se rendre à l'hôpital. Iéfime s'apprête et part...

Puis, voilà qu'arrive un clair et beau matin. Pélaguèia n'est pas à la maison. Elle est allée à l'hôpital savoir ce que devient Iéfime. Quelque part un enfant pleure, et Varka entend quelqu'un qui ronronne de sa voix :

« Do-do, l'enfant do, une berceuse je vais chanter... »

Pélaguèia revient ; elle se signe et murmure :

— La nuit, on la lui a remise en place, et, le matin, il a rendu son âme à Dieu... Le royaume des cieux soit à lui, et la paix éternelle !... Ils disent qu'on s'y est pris trop tard... Il aurait fallu plus tôt...

Varka va pleurer dans le bois, et, tout d'un coup, quelqu'un la frappe sur la nuque si fort qu'elle cogne de la tête contre un bouleau. Elle lève les yeux et voit devant elle son patron, le cordonnier.

— Que fais-tu, galeuse ? lui dit-il. Le petit pleure, et tu dors !...

Il lui tire fortement l'oreille ; Varka redresse la tête, remue le berceau et refredonne la chanson. La tache verte, et les ombres des langes et du pantalon oscillent, clignent, et reprennent bientôt possession de son cerveau. Elle revoit la route couverte de boue liquide. Les gens aux besaces et les ombres étendues dorment profondément. Varka, en les regardant, ressent une folle envie de dormir. Elle se coucherait avec délices,

mais Pélaguèia, marche près d'elle et la talonne. Toutes deux, en hâte, se rendent en ville pour se placer.

— Une petite aumône, au nom du Christ ! demande sa mère aux passants. Faites paraître la bonté de Dieu, gens miséricordieux !..

— Passe-moi l'enfant ! lui répond une voix connue. Passe-moi l'enfant ! répète la même voix, déjà rude et fâchée... Tu dors, gredine ?

Varka sursaute, regarde autour d'elle, et comprend. Il n'y a ni route, ni Pélaguèia, ni passants : seule, sa patronne, venue allaiter le petit, est au milieu de la chambre.

Pendant que la grosse patronne, aux larges épaules, donne le sein et calme l'enfant, Varka, debout, la regarde, et attend qu'elle ait fini. Derrière les fenêtres, l'air bleuit déjà ; au plafond les ombres et la tache verte pâlisent sensiblement ; bientôt ce va être le matin.

— Prends-le ! dit la patronne, boutonnant sa chemise sur sa poitrine. Il pleure. On a dû lui jeter un mauvais sort...

Varka prend l'enfant, le pose dans le berceau et se remet à le bercer... La tache verte et les ombres disparaissent peu à peu ; il n'y a plus rien qui puisse entrer dans sa tête et embrumer son cerveau ; mais elle a, comme avant, une effroyable envie de dormir. Varka appuie sa tête sur le bord du berceau et se balance de tout le corps pour vaincre le sommeil ; mais ses yeux se ferment ; elle a la tête lourde.

— Varka, crie la voix du patron derrière la porte, allume le four !

Il est donc déjà temps de se lever et de commencer son ouvrage. Varka quitte le berceau et court au hangar, chercher du bois. Elle est contente. Lorsqu'on marche et court, on a moins envie de dormir que lorsqu'on reste assis. Elle porte le bois, allume le four ; elle sent se défriper sa figure engourdie et ses idées s'éclaircir.

— Varka, lui crie la patronne, prépare le samovar !

Varka casse du petit bois, mais elle a à peine le temps de l'allumer et de le mettre dans le tuyau qu'elle entend un nouvel ordre :

— Varka, nettoie les caoutchoucs du patron !

Elle s'assied par terre, nettoie les caoutchoucs et songe qu'il serait bien de fourrer sa tête dans cette grande chaussure profonde et d'y dormir un peu... Et tout à coup le caoutchouc grandit, enfle, remplit toute la pièce. Varka laisse tomber la brosse, mais elle redresse la tête, écarquille les yeux et tâche de regarder de manière à ce que les objets ne grandissent pas et ne dansent pas devant ses yeux.

— Varka, lave l'escalier devant la porte ! Ça vous fait honte devant les clients...

Varka lave l'escalier, fait les chambres, allume un second poêle, puis elle va et vient précipitamment dans la boutique. Il y a beaucoup de travail ; pas une minute libre.

Mais il n'est rien de plus pénible que de rester



à la même place devant la table de la cuisine à éplucher les pommes de terre. La tête s'incline vers la table ; les pommes de terre dansent devant les yeux ; le couteau lui tombe des mains, et la grosse et méchante patronne tourne autour d'elle, manches retroussées, et parle si haut que ses oreilles bourdonnent. Il est dur aussi de servir à table pendant le dîner, de laver, de coudre ; il y a des minutes où l'on veut à tout prix se coucher à terre et dormir.

Le jour passe. En voyant les fenêtres s'assombrir, Varka serre ses tempes engourdies et sourit elle ne sait à quoi. La buée du soir caresse ses yeux qui se ferment et lui promet un prompt et profond sommeil. Le soir, il arrive du monde chez les patrons.

— Varka, crie la patronne, apprête le samovar !

Le samovar des patrons est petit ; avant que tous les convives soient servis, il faut le rallumer cinq fois. Après le thé, Varka reste immobile une heure à la même place ; elle regarde les gens et attend les ordres.

— Varka, cours acheter trois bouteilles de bière !

Varka quitte sa place avec entrain et tâche de courir vite pour chasser le sommeil.

— Varka, cours chercher de la vodka ! Varka, où est le tire-bouchon ? Varka, prépare le hareng !..

Voilà enfin les visites parties ; on éteint ; les patrons se couchent.

— Varka, berce le petit !

C'est le dernier ordre.

Le grillon crie dans le poêle. La tache verte, au plafond, et les ombres du pantalon et des langes investissent à nouveau les yeux à demi ouverts de Varka ; elles dansent et flottent dans sa tête.

— Do-do, l'enfant do ! fredonne-t-elle ; une berceuse je vais chanter...

Mais l'enfant crie et n'en peut plus de crier. Varka revoit la route boueuse, les gens aux besaces, sa mère, son père Iéfime ; elle comprend tout ; elle les reconnaît tous. Mais, dans son demi-sommeil, ce qu'elle ne peut pas comprendre, c'est quelle force lui lie les bras et les jambes, l'opprime et l'empêche de vivre. Elle regarde autour d'elle, cherche cette force pour se délivrer d'elle, mais ne la trouve pas. A la fin, harassée, elle tend toutes ses forces, elle tend sa vue, regarde au plafond la tache verte dansante ; et, prêtant l'oreille au cri, elle trouve l'ennemi qui l'empêche de vivre. Cet ennemi, c'est l'enfant.

Elle rit. Elle s'étonne de n'avoir pas pu comprendre plus tôt une si simple chose. La tache verte, les ombres, le grillon lui aussi, semblent rire et s'étonner.

La fausse image s'empare de Varka. Elle se lève du tabouret, et, avec un large sourire, sans baisser les yeux, va et vient dans la chambre. L'idée lui est agréable et la chatouille d'être à l'instant délivrée de l'enfant qui lui lie les bras et les jambes... Tuer l'enfant, et puis dormir, dormir, dormir...

Riant, clignant de l'œil et menaçant du doigt la tache verte, Varka s'approche à pas de loup du berceau et se penche sur l'enfant. L'ayant étouffé, elle s'étend rapidement à terre, riant de joie à l'idée de pouvoir dormir. Et, une minute après, elle dort profondément, comme une morte...

1888.

FIN